HAL open science

Engagements de Gauvain et courtoisie

Olivier Simonin

▶ To cite this version:

Olivier Simonin. Engagements de Gauvain et courtoisie. Bulletin des Anglicistes Médiévistes, 1994. hal-01387563

HAL Id: hal-01387563

https://univ-perp.hal.science/hal-01387563v1

Submitted on 6 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Olivier SIMONIN
Université de Perpignan – Via Domitia CRESEM

Engagements de Gauvain et courtoisie dans *Sir Gawain and the Green Knight*

Dans le poème allitératif anonyme *Sir Gawain and the Green Knight*[1], Gauvain, en raison de son statut au sein de la cour de son oncle, est engagé à défendre les valeurs qui la caractérisent. Parangon de la chevalerie arthurienne, il représente son modèle courtois et le porte jusqu'au château de Bertilak. Malgré ou du fait de son caractère implicite, cet engagement n'en est pas moins fort. De plus, Gauvain s'engage par serment à plusieurs reprises dans le récit, notamment au début de l'aventure, face au chevalier vert, et lors du jeu d'échange de présents avec son hôte. Ces serments servent de ressort à l'intrigue et placent le chevalier dans des situations pour le moins difficiles. Ils peuvent se révéler contradictoires : à l'occasion de la dernière scène courtoise avec l'épouse de Bertilak, il jure de ne pas révéler le don qu'elle lui a fait, alors qu'il s'est également engagé à partager les gains du jour avec son hôte. De même, au cours des trois scènes de tentation de Gauvain, la châtelaine cherche à provoquer sa chute en invoquant l'idéal courtois. Le chevalier se trouve donc dans une

[1] Les références au texte suivent l'édition de Malcom Andrew et Ronald A. Waldron, *The Poems of the Pearl Manuscript*, 4e édition, Exeter: University of Exeter Press, [1987] 2002. La rédaction du manuscrit lui-même remonte aux alentours de 1400, tandis que la composition des œuvres qu'il contient est antérieure (dernier quart du XIVe siècle).

situation paradoxale et délicate dans la mesure où il doit refuser ces avances, tout en demeurant courtois.

La notion de courtoisie est complexe et couvre une aire sémantique étendue au Moyen Âge. Elle mérite d'être déclinée sous ses différents sens, acceptions et nuances, et illustrée. *Sir Gawain and the Green Knight*, selon Whiting[2], serait le roman de chevalerie qui contiendrait la plus grande concentration de références à la courtoisie[3], et en particulier à celle du chevalier d'Arthur. Nous tenterons de synthétiser mais également de prolonger la réflexion critique sur le sujet[4]. Nous allons procéder à une exploration lexicologique de la notion, étudier l'interprétation qui en est proposée dans l'œuvre en la replaçant dans son contexte historique, puis analyser les épisodes de tentation au château de Bertilak, pour conclure sur les divers engagements de Gauvain, ayant préalablement examiné, au cours de notre cheminement réflexif, comment s'articulent, dans cette aventure, la courtoisie, la fidélité ou la loyauté, et le respect de la parole donnée.

1. LA NOTION DE COURTOISIE

Force est de constater que qui dit *courtois* dit *cour* : la forme elle-même, *curteis* en ancien français (avec quelques variantes), dérive du nom qui désigne la cour. L'adjectif dénote d'abord un membre de la cour, puis un comportement, un usage, une manière (ou tout autre chose) lié à la cour, à la noblesse. Le courtois s'oppose ainsi au vilain. Ce sens étymologique, qui met en regard les

[2] Bartlett J. Whiting, "Gawain: His Reputation, his Courtesy and his Appearance in Chaucer's *Squire's Tale"*, dans *Medieval Studies* IX, 1947, pp. 189-234.

[3] Désignée par *co(u)rtaysy(e)*, *-sé*, et *hendelayk* en moyen-anglais dans l'œuvre. A noter qu'à notre connaissance, une étude quantitative des occurrences de ces mots et de leurs dérivés reste à établir, en comparaison avec d'autres romans de chevalerie.

[4] Voir les références bibliographiques données en notes tout au long du présent article, et la notice bibliographique donnée dans : Colette Stévanovitch, "*Sir Gawain and the Green Knight* : l'état de la critique", dans *Sir Gawain and the Green Knight. Essays and Studies*, A. Crépin et C. Stévanovitch (éds), Paris : Publications de l'AMAES, 1994, pp. 171-172.

usages de cour et les autres, qui ne sont pas nobles, est encore bien présent au XIVe siècle, comme en témoignent deux extraits où Gauvain, puis l'épouse de Bertilak, rejettent des manières qu'ils jugent non nobles :

> *Bid me boȝe fro þis benche and stonde by yow þere*
> *Þat I wythoute vylanye myȝt voyde þis table* (v. 344-345)[5]

Gauvain demande à Arthur l'autorisation de quitter la table pour répondre au défi du chevalier vert sans déroger à l'usage, ce qui constituerait une vilainie. De même, l'épouse de Bertilak réprouve toute résistance à Gauvain en employant le qualificatif *vilanous* :

> *'Ma fay,' quoþ þe mere wyf, 'ȝe may not be werned;*
> *Ȝe ar stif innoghe to constrayne with strenkþe, ȝif yow lykez,*
> *Ȝif any were so vilanous þat yow devaye wolde.'* (v. 1495-1497)[6]

En somme, tout comportement discourtois est un comportement de vilain. La courtoisie implique donc le respect d'un certain nombre de règles liées à la cour, et qui touchent notamment à la préséance – en particulier pour les repas, qui en sont l'activité centrale. A la cour d'Arthur, le roi se tient plus haut que tous, sur un siège surélevé, la reine Guenièvre à sa gauche. La vieille dame de la cour de Bertilak, à qui l'on marque tant d'égards et qui se révèle être Morgane, se voit accorder la place d'honneur aux côtés du seigneur des lieux, tandis que Gauvain se place (c'est l'usage vu son rang) au milieu de la table haute, juste à côté de la châtelaine[7].

---

[5] De m'ordonner [Ordonnez-moi] d'abandonner ce banc et de venir vous rejoindre,
Me permettant par là de quitter cette table sans être discourtois,
Comme pour les autres citations de l'œuvre, la traduction en français que nous avons choisie (avec des annotations entre crochets pour préciser le sens littéral) est la suivante : Juliette Dor, *Sire Gauvain et le chevalier vert*, Paris : 10/18, "bibliothèque médiévale", 1993.

[6] "Ma foi", dit la joyeuse femme, "on ne peut vous refuser,
Vous êtes suffisamment fort pour contraindre par la force si vous le voulez,
A supposer que quelqu'un ait la vilenie de vous repousser."

[7] Nous soulignons au passage que l'on peut (et que l'on a pu) s'interroger sur la bienséance d'une telle compagnie, de même que celle de la pratique consistant à servir un hôte de marque tel que Gauvain dans sa chambre à son arrivée, débattue et sujette à controverse dans les manuels de courtoisie contemporains, Jonathan W. Nicholls, *The Matter of Courtesy.*

D'un point de vue historique, le modèle courtois, qui dépasse la simple politesse, et tel qu'il se développe à partir du XIe siècle, se fonde sur un raffinement, un savoir-vivre, une élégance, qui s'inscrit en porte-à-faux par rapport aux mœurs des rudes guerriers ayant précédé. Dorénavant, un chevalier ne peut plus briller que par sa seule prouesse. L'espace de la cour prend de l'importance et, avec lui, la femme de cour, la dame, devant laquelle le chevalier doit se comporter de bonne manière, tout comme avec ses pairs et son suzerain : il connaît les usages. L'arrivée de Gauvain au château de Bertilak est l'occasion de détailler ce qu'on attend de lui en matière de courtoisie, et qui reflète parfaitement cette évolution :

And alle þe men in þat mote maden much joye
To apere in his presense prestly þat tyme
Þat alle prys and prowes and pured þewes
Apendes to hys persoun and praysed is euer,
Byfore alle men vpon molde his mensk is þe most.
Vch segge ful softly sayde to his fere,
Now scal we semlych se sleȝtes of þewez
And þe teccheles termes of talking noble.
Wich spede is in speche vnspurd may we lerne,
Syn we haf fonged þat fyne fader of nurture. (v. 910-919)[8]

En plus de la bonne éducation et du savoir-vivre qu'il incarne, le chevalier allie naturellement la prouesse à ceux-ci, il se conduit et parle noblement.

Medieval Courtesy Books and the Gawain-*Poet*. Woodbridge et Dover, New Hampshire: D. S. Brewer, 1985, p. 127. Au château de Bertilak, des attitudes données comme courtoises sont frappées du sceau de l'ambivalence.

[8] Et tous les hommes sur la motte du château eurent grande joie
A se presser d'apparaître en sa présence en cette circonstance :
Toute l'excellence, toute la prouesse et toutes les mœurs raffinées
Appartiennent à sa personne, dont on ne cesse de chanter les louanges ;
De tous les hommes du monde, il a la dignité la plus éminente.
Chaque guerrier [Chacun] disait tout bas à son compagnon :
"Maintenant nous allons avoir le plaisir de voir
Un étalage de manières adroites et de figures parfaites du noble art de parler ;
Sans le demander, nous pourrons apprendre ce qui est profitable dans des propos,
Puisque nous avons accueilli le père superbe de la parfaite éducation."

Ces qualités courtoises se retrouvent avec les premières occurrences du mot, en ancien français. Dans la *Chanson de Roland*, Olivier se trouve appelé deux fois "le preux et le courtois"[9]. Sa courtoisie est présentée comme complétant sa prouesse, ses vertus morales et sociales amplifiant celle-ci. Les barons d'Auvergne, qui se montrent soucieux d'une politesse recherchée, y sont également décrits comme courtois. Le comportement du Grec Alexis en pleine bataille, dans le *Roman de Thèbes* (1152)[10], à la fois élégant et généreux, est désigné à l'aide du premier emploi attesté de la forme substantive. Si l'élégance des manières de Gauvain ne fait aucun doute, la largesse, qui se pratique surtout avec des personnes inférieures socialement voire de même rang, est principalement pratiquée par Arthur, qui offre tout d'abord au chevalier vert de participer au banquet, avant de lui accorder le don particulier qu'il quémande, ou même par Bertilak qui couvre son hôte de faveurs et de présents.

Le raffinement courtois, qui se traduit dans les paroles et les gestes, c'est-à-dire les actions, les manières, se rapporte également au domaine vestimentaire. Le chevalier courtois (ou bien la dame) est habillé avec goût, rendant ainsi sa beauté manifeste.

Ryche robes ful rad renkkez him broȝten
For to charge and to change and chose of þe best.
Sone as he on hent and happe þerrine,
Þat sete on hym semly, with saylande skyrtez,
Þe ver by his uisage verayly it semed
Welneȝ to uche haþel, alle on hews,
Lowande and lufly alle his lymmes vnder;
Þat a comloker knyȝt neuer Kryst made,
Hem þoȝt. (v. 862-870)[11]

[9] Il s'agit des vers 576 et 3755 de la version d'Oxford, la plus ancienne (1100). Ce paragraphe, avec les datations et références données, s'appuie sur l'article de Marie-Noëlle Toury, "Courtoisie", dans *Dictionnaire du moyen âge*, Claude Gauvard, Alain de Libera, Michel Zink (éds), Paris : PUF, 2002, p. 360.

[10] Guy Raynaud de Lage (éd.), *le roman de Thèbes*, 2 vol., Paris : Champion, 1966 et 1968, v. 3616. Voir note précédente.

[11] Des chevaliers lui apportèrent prestement de riches robes,
Pour les mettre et se changer et choisir les plus belles,
Lorsqu'il en eut pris une et s'y fut enveloppé,

Une fois revêtu de magnifiques habits, le poète écrit que Gauvain rayonne d'une telle beauté que le printemps semble être revenu aux yeux de l'entourage de Bertilak. Plus généralement, le rapprochement conceptuel entre la beauté ou la grâce, physique ou gestuelle, et la courtoisie est naturel, puisque celle-ci demande une certaine recherche au niveau de l'apparence et des manières. La polysémie du mot *hend(e)*, qui apparaît fréquemment dans le poème, synonyme de courtois (*cortays*) et signifiant également 'gracieux' en moyen-anglais[12], est donc justifiée par la façon dont on conçoit la courtoisie.

Une autre qualité courtoise essentielle est la mesure, c'est-à-dire la modération et le contrôle de soi. Comme on peut le lire dans le roman *Perceforest* en ancien français, qui précède la composition de *Sir Gawain and the Green Knight* d'un demi-siècle : "*Courtoisie et mesure est une mesme chose*."[13]

Lors de l'épisode de l'irruption du chevalier vert à la cour d'Arthur, le roi fait d'abord montre de patience, avant de s'emporter et de descendre du dais, ce qui n'est pas bienséant. Gauvain intervient de manière mesurée, usant de tact, afin que tout revienne en ordre[14]. Il apparaît ainsi comme le champion de la courtoisie et de la mesure, par son discours et sa façon d'agir.

Une qui lui était seyante, avec des basques qui pendaient,
A le voir on eût vraiment dit le printemps,
C'est ce que pensait presque chaque chevalier : tout en couleurs,
Et ses membres en dessous si luisants et si agréables
Que le Christ n'avait jamais fait chevalier plus avenant,
leur sembla-t-il.

[12] Le mot n'a pas, dans le dialecte du poète et sous sa plume, le sens ironique que son contemporain Chaucer lui prête dans ses *Canterbury Tales*, et notamment dans le conte du meunier, "The Miller's Tale", v. 3199 de *The Canterbury Tales* : Larry D. Benson (ed.), *The Riverside Chaucer*, Oxford : Oxford University Press, 1987, p. 68.

[13] *Perceforest* II, 147, cité par J. David Burnley, J. David, *Chaucer's Language and the Philosopher's Tradition*, Chaucer Studies II. Woodbridge: D. S. Brewer, 1979, p. 189.

[14] Spearing propose une analyse fine de cette scène où fait irruption le chevalier vert, dont le comportement fournit une antithèse aux attentes de la courtoisie, Anthony C. Spearing, "Sir Gawain and the Green Knight", dans *Criticism and Medieval Poetry*, Londres: Edward Arnold, 1964, pp. 40-42.

Chez les troubadours, la *mezura* est une composante essentielle de la *corteiza* dans laquelle est inclue la modestie. Le neveu d'Arthur demeure modeste dans ses paroles par rapport à son statut, et notamment dans les scènes de tentation où la châtelaine fait grand cas de sa renommée en tant que chevalier parangon de la courtoisie. La mesure et la modestie sont donc liées à la politesse, autre fondement de la courtoisie.

Selon Frappier, l'autre composante de la courtoisie troubadouresque est la *joven*, qui n'est pas autant la jeunesse qu'une : "[…] disponibilité spontanée, sans arrière-pensée ni calcul, à se montrer généreux, à distribuer des dons magnifiques et à savoir bien courtiser les dames… Savoir bien courtiser les dames est assurément une règle capitale de la *fin'amor*."[15]

Nous touchons ici à un nouveau développement sémantique. La *fin'amor* se comprend, dans l'œuvre des troubadours, comme le prolongement naturel de la courtoisie. Ce point de vue est partagé par la châtelaine, qui reproche à Gauvain de manière récurrente de manquer de courtoisie en ne la courtisant pas. Que dire donc de l'amour courtois, appellation (datant du XIXe siècle) que nous prenons pour désigner l'idéal amoureux courtois tel qu'il s'est développé à partir de l'œuvre des troubadours et des trouvères ?

La *fine amor*, qui voit le jour dans la poésie d'oc au XIIe siècle, se concevait comme :

> L'émanation suprême de ce comportement [du comportement courtois], qui est une manière d'aimer différente de celle du vulgaire, réservée aux âmes d'élite et qui trouve son expression dans la poésie lyrique. Dans cette poésie la femme occupe, du moins théoriquement, une place privilégiée, elle fait l'objet d'un véritable culte et apparaît inaccessible. Car elle est obligatoirement mariée, c'est la domina, la dame, l'épouse du seigneur[16].

La poésie des troubadours, déjà sur le déclin au XIIIe siècle, évoluera, et la dame qui inspire le poète deviendra une figure plus mystique, qui sera souvent

[15] Jean Frappier, *Amour courtois et table ronde.* Genève : librairie Droz, 1973, p. 7.
[16] Marie-Noëlle Toury, ibid., p. 360.

la Vierge (on se rappellera que le poète écrit que Gauvain est son chevalier, et qu'elle est représentée sur le revers de son écu pour lui insuffler du courage). Cette poésie n'aura de cesse d'être copiée au cours des XIIIe et XIVe siècles, et sera tout d'abord imitée dans le nord. En outre, on sait que l'influence des troubadours a pénétré l'Angleterre par l'intermédiaire d'Aliénor d'Aquitaine.

Les trouvères développent, indépendamment, leur propre conception courtoise de l'amour, fondée sur l'idée qu'amour et exploits s'accroissent mutuellement – une idée déjà présente dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffrey de Monmouth (1136 ou 1137), mais qui se trouve aussi déjà en germe dans la littérature arabe et la "croyance fort répandue dans presque toutes les sociétés chevaleresques barbares que l'amie pouvait, en certains cas, fournir à son ami en danger un surcroît de force et une protection efficace."[17] Le lecteur songera ici au rôle de la ceinture verte de Gauvain, censée lui permettre de résister au coup du chevalier vert.

L'idéal amoureux des trouvères se manifeste avec netteté à partir de 1150, dans des romans où l'amour n'est pas adultère (comme ceux qu'écrit d'abord Chrétien, qui explorent la relation entre prouesse et amour). Puis il le devient, la conception de la *fine amor* se voyant filtrée dans les romans de chevalerie[18]. La courtoisie désigne alors l'idéal de vie véhiculé dans ces romans, ainsi qu'une doctrine amoureuse dans la poésie des trouvères.

Du point de vue littéraire, c'est avec le *Roman de la Rose* (1230-1270), auquel se réfère explicitement le poète de *Gawain* dans *Cleanness* (présent dans le même manuscrit), que s'opère, dès le début de l'œuvre, "la fusion entre la *fine amore* lyrique et l'amour "courtois" romanesque, le narrateur se donnant à

[17] René Nelli, *L'Érotique des Troubadours*. Toulouse : Privat, 1963, p. 75.

[18] A la suite de Putter et d'E. Brewer, la critique souligne désormais l'importance des sources françaises et des romans de chevalerie français pour la composition de *Sire Gauvain et le chevalier vert*, Ad Putter, *An Introduction to the* Gawain-*Poet*. Londres et New York: Longman, 1996 ; Elisabeth Brewer, "Sources I: The Sources of *Sir Gawain and the Green Knight*", dans *A Companion to the* Gawain-*Poet*, Derek S. Brewer, Johnathan Gibson (eds), Woodbridge et Rochester (New York): D. S. Brewer, 1997, pp. 243-255.

travers la fiction du rêve, comme le protagoniste de l'histoire d'amour."[19] Dans ce même roman est également mise en scène une représentation allégorique de la courtoisie, qui reflète les paramètres établis par les textes antérieurs. En somme, au XIIIe siècle, la notion de courtoisie incluait déjà l'idéal amoureux courtois : un art d'aimer, une certaine façon de concevoir l'amour et d'en discourir.

2. CONTEXTE HISTORIQUE ET INTERPRETATION DE LA COURTOISIE DANS L'ŒUVRE

Dans *Sire Gauvain et le chevalier vert*, être courtois implique se montrer gai pour honorer son entourage, même lorsque les circonstances ne s'y prêtent pas. Ainsi, après une nuit d'agitation et de cogitation sur le triste sort qui l'attend, Gauvain produit des efforts presque surhumains pour se montrer jovial, tandis qu'il est assailli à son lever par la châtelaine : "*He welcumez hir worþily with a wale chere*" (v. 1759)[20].

De manière similaire, après la venue de Gauvain chez Bertilak et la fête de Noël, l'hôte engage son invité à demeurer auprès de lui, tout en le remerciant d'avoir embelli sa cour par sa mine réjouie :

> [...] *and derely hym þonkkez*
> *Of the wynne worschip þat he hym wayned hade*
> *As to honour his hous on þat hiȝe tyde*
> *And enbelyse his burȝ with his bele chere.* (v. 1031-1034)[21]

La gaité se manifeste également dans le plaisir partagé de conversations, qui peuvent être légères, avoir trait à l'amour ou non, comme l'illustrent deux passages où Gauvain devise avec la châtelaine :

---

[19] Marie-Noëlle Toury, *ibid.*, p. 362.
[20] Il l'accueillit avec dignité, lui faisant bon visage.
[21] [...] et le remercie avec courtoisie [grandement]
Pour l'insigne grâce qu'il lui a témoignée
En honorant sa maison en cette période de fêtes,
Et en rehaussant son château de sa gracieuse compagnie [de son beau visage]

Bot ȝet I wot þat Wawen and þe wale burde
Such comfort of her compaynye caȝten togeder
Þurȝ her dere dalyaunce of her derne wordez,
Wyth clene cortays carp closed fro fylþe,
Þat hor play watz passande vche prynce gomen,
In vayres. (v. 1010-1015)[22]

Bot he defended hym so fayr þat no faut semed,
Ne non euel on nawþer laue, nawþer þay wysten
Bot blysse.(v. 1551-1553)[23]

Même lorsque le chevalier d'Arthur est mis à rude épreuve, ses paroles demeurent empreintes d'une grande bienséance et de beaucoup d'esprit, alimentant ainsi un plaisir réciproque dans la conversation.

L'attente que convives et hôtes contribuent à la jovialité ambiante en paraissant empli de gaieté, correspond à une nouvelle règle de savoir-vivre, qui se trouve codifiée comme d'autres dans les manuels de courtoisie contemporains[24]. Cette évolution est tout à fait compréhensible à la lumière de celle des grandes cours de la fin du Moyen Âge, devenues des lieux de pouvoir essentiels avec les progrès de l'Etat et le développement de ses rouages administratifs. Elles encourageaient les bonnes manières de même qu'un grand faste, afin de s'opposer à la classe bourgeoise dans laquelle l'urbanité voyait le jour. La magnificence, principalement une question de nombre, était de mise[25]. De plus, dans l'optique nobiliaire et chevaleresque, il était naturel que la chasse,

[22] Je sais pourtant que Gauvain et la ravissante jeune femme
Se délectèrent tellement de la compagnie l'un de l'autre,
Eurent tant de plaisir à de gentils bavardages dans leur conversation privée,
Avec de chastes propos courtois, purs de tout péché,
Que leurs badinages surpassaient les jeux des princes,
en vérité.

[23] Mais il se défendit si bien qu'aucune faute ne fut visible,
Des deux côtés il n'y eut aucun mal, et ils n'étaient conscients
que du bonheur.

[24] Voir à ce sujet : *À table au moyen âge*, catalogue de l'exposition (Tour Jean sans Peur), Paris : Association des Amis de la Tour Jean sans Peur, 2015, p. 15.

[25] Guenée, Bernard, "Cour", dans *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt (éds), Paris : Fayard, 1999, pp. 246-259.

les jeux et les fêtes tiennent une place prépondérante. La chevalerie était sur son déclin à partir du moment où piétaille, mercenaires et archers commençaient à éclipser les chevaliers sur les champs de bataille. Le narrateur de *Sir Gawain and the Green Knight* semble marquer un vif intérêt pour le faste, les usages, les divertissements, la chasse et les jeux (*gomnez*)[26].

Le roman présente donc une conception tardive de la courtoisie. Le poète glisse très rapidement sur les prouesses guerrières de Gauvain, qu'il mentionne en passant à l'occasion de sa traversée des contrées sauvages et désertes le conduisant à Hautdesert, et de son retour (v. 713-723, v. 2482-2483). Qui plus est, ce n'est pas du fait de la prouesse du chevalier que se réjouit en premier lieu la cour de Bertilak. Sa maîtrise des bonnes manières, telles qu'elles sont pratiquées par l'entourage d'Arthur, paraît bien plus importante, et chacun espère apprendre de lui comment parler d'amour :

In menyng of manerez mere
Þis burne now schal vus bryng.
I hope þat may hym here
Schal lerne of luf-talkyng.' (v. 924-927)[27]

Or, si Gauvain est capable de parler d'amour avec élégance, comme de tout autre sujet d'ailleurs, il est clair qu'il n'adhère pas au modèle de l'amour courtois. Le roman insiste sur la pureté revendiquée et pratiquée par Gauvain, et tout particulièrement sur sa chasteté : il est et demeure chaste, comme sa protectrice la Vierge qui lui évite de succomber à l'assaut sensuel le plus périlleux en la personne de la châtelaine (v. 9768-9769).

[26] Quoiqu'il réserve une certaine ironie envers les jeux qui impliquent des conséquences démesurées, comme l'échange de têtes qui amuse peu la cour d'Arthur, et le faste qui détourne le sens de rites religieux, comme lorsque Bertilak fait servir, le vendredi précédant Noël, des mets de poisson d'un raffinement extrême qu'il désigne comme une "pénitence" (v. 897).

[27] A la compréhension des manières nobles,
Ce chevalier va maintenant nous amener.
Je crois que celui qui pourra l'entendre
En apprendra sur l'art de parler d'amour.

La mise en regard de *Sir Gawain and the Green Knight* et des trois autres poèmes provenant du même manuscrit et du même auteur, selon le consensus de la critique, *Patience*, *Cleanness* et *Pearl*, donne un meilleur éclairage sur la conception de la courtoisie qu'il a entretenue. Il lie explicitement pureté et courtoisie dans *Cleanness*, où il indique que la courtoisie du Christ le conduit à délaisser ce qui est impur.

> *Christ is known by his cleanness as king of nature… 'And if cleanly he came' (referring to his sinless conception) says the poet, 'full courteous thereafter': he hated evil and filth 'by nobleye of nurture' (1085-92)*[28]

Ainsi, c'est parce que l'on est courtois, que l'on a reçu une éducation haute et noble, que l'on rejette le mal et les souillures. Ces prémices étant posées, il semble impossible de concilier la véritable courtoisie et l'idéal amoureux considéré comme courtois, dont le récit épingle les incohérences voire les contradictions.

Dans *Patience*, le mot *cortaysye* est employé pour désigner la clémence, tandis que, dans *Pearl*, la courtoisie céleste de la Vierge (qui est désignée par le syntagme "reine de courtoisie", v. 444 et v. 455) correspond à la grâce divine[29].

---

[28] Derek S. Brewer, "Courtesy and the Gawain poet", dans *Patterns of Love and Courtesy*, John L. Lawlor (ed.), Londres: Arnold, 1966, p. 61

[29] L'équivalence, toujours sujette à débat, a été postulée par Gordon, Eric V. Gordon, *Pearl*, Oxford: the Clarendon Press, 1952, p. 61, par rapprochement avec l'emploi courant de la périphrase *Regina Gratiae* pour désigner la Vierge. D'autres, Noriko Matsui, "Allegory of Courtesy in *Pearl Sir Gawain* and *the Green Knight*", dans *The English Society of Japan* 47 (2), 1971, pp. 123-140, *inter alia,* avancent plutôt une correspondance entre courtoisie et charité, se référant toutefois à la glose du poète d'une épitre de Saint Paul, qui figure à la suite des occurrences relevées de "Reine de courtoisie" : *Of courtaysye, as saytz Saynt Poule*, / *Al arn we membrez of Jesu Kryst* (v. 457-458), or il n'est question de charité que dans le chapitre suivant (Corinthiens I, 13), et Saint Paul ne dit aucunement que les chrétiens constituent le corps du Christ par courtoisie ou tout autre vertu. Implicitement, on comprend certes qu'il s'agit de grâce divine voire d'une forme supérieure de charité – et nous aurons beau jeu de signaler la relation d'implication entre charité et grâce accordée (et entre courtoisie et ces notions). En ce qui concerne *Sir Gawain and the Green Knight*, nous avons soutenu la thèse que la Vierge incarnait, tout comme dans *Pearl*, la courtoisie céleste qui se manifeste par la grâce divine, à laquelle la courtoisie de son chevalier n'offre qu'un pendant imparfait, mondain, Olivier Simonin, "La figure de la Vierge dans *Sire Gauvain et le chevalier vert*",

Ces deux autres vertus correspondent à des applications spécifiques de la courtoisie : elles se situent dans son prolongement, associées à elle par contiguïté, métonymiquement (de la même façon que la générosité lui est liée). De manière similaire, dans *Pearl*, la pureté se situe dans la continuité notionnelle de la courtoisie, elle en est un développement logique :

> *Courtesy, that is, implies a lack of 'inward filth'; it is 'courteous' for inner values to correspond to outer. In courtesy external cleanliness signifies inner purity, good manners are a sign of moral goodness, appearance* is *reality*[30].

Cela ne signifie cependant pas que tout se confond avec la courtoisie. Dans *Sire Gauvain et le chevalier vert*, il est tentant de considérer, en suivant la suggestion de Brewer, que les cinq vertus représentées par l'un des sommets du pentacle se résument à la courtoisie :

> *Þe fyft fyue þat I finde þat frek vsed*
> *Watz fraunchyse and felaȝschyp forbe al þyng,*
> *His clannes and his cortaysye croked were neuer,*
> *And pité, þat passez alle poyntez* (v. 651-654)[31]

Les mots ne sont en tout cas pas d'authentiques synonymes, et certaines vertus peuvent entrer dans un rapport d'opposition. La courtoisie peut par exemple faire obstacle à la franchise, ne serait-ce que lorsque Gauvain doit embrasser son hôte afin d'échanger son gain de la journée: "*And kysses hym as comlyly as he coupe awyse*" (v. 1389)[32]. La courtoisie permet également au chevalier de couvrir la vérité d'un voile de pudeur en attribuant des nobles

---

dans *La Vierge dans les arts et les littératures du moyen âge*, P. Bretel (éd.), Paris : Champion, à paraître.

[30] Derek S. Brewer, *ibid.*, p. 61.

[31] La cinquième série de cinq dont je trouve que le chevalier faisait usage,
C'étaient avant tout la générosité et la sociabilité,
Sa pureté et sa courtoisie, qui n'avaient jamais connu de détour,
Et sa charité [pitié], dépassant tous les points

[32] Et [il] l'embrasse avec toute la bienséance qu'il peut imaginer.

intentions ou traits à autrui (la dame), ou bien de la présenter sous un jour favorable, voire de la déformer, en pratiquant la modestie.

En réalité, la qualité primordiale qu'entend incarner Gauvain se nomme *trawþe*, la fidélité ou loyauté. C'est d'elle et de son contraire qu'il est question dès l'ouverture du poème (v. 3-4), c'est elle que symbolise le pentacle dans son ensemble – le roi Salomon l'ayant tracé pour la signifier (v. 625-626) – et c'est enfin elle que l'aventure met le plus à l'épreuve, et sur laquelle la réflexion s'engage à la suite des moments d'égarement où le protagoniste accepte la ceinture verte puis omet de la remettre à son hôte, en dépit de son serment – prêté certes dans le cadre d'un jeu. Cette vertu se voit revêtue d'une grande importance à la fin du XIVe, dans une société marquée par une mobilité sociale plus prononcée qu'auparavant, qui s'interroge sur sa pérennité à la suite de la révolte des paysans de 1381, qui avait menacé l'ordre établi. Garante d'une certaine stabilité dans les relations humaines, les grands poètes ricardiens en explorent la portée[33].

C'est pourtant la qualité mondaine de courtoisie que l'on associe plus naturellement à Gauvain, sa réputation de chevalier courtois le poursuit tout au long du récit, ou plutôt le précède même jusqu'aux endroits les plus reculés, comme le château de Bertilak.

3. COURTOISIE ET SCENES DE TENTATION

Nous proposons ici une brève étude sélective des visites de la châtelaine à Gauvain, dans la chambre qui lui a été donnée, afin d'élucider la tension inhérente à la notion de courtoisie prise dans son acception étendue, qui recouvre le modèle amoureux courtois, et dont l'interprétation peut prêter à confusion, si ce n'est à méprise.

Au début de la première visite et scène de tentation, la dame dépeint le chevalier comme un parangon de courtoisie.

[33] Ad Putter, *ibid.*, pp. 44-45.

For I wene wel, iwysse, Sir Woven ȝe are,
Þat alle þe worlde worchipez; quereso ȝe ride,
Your honour, your hendelayk is hendely praysed
With lordez, with ladyes, with alle þat lyf bere. (v. 1226-1229)[34]

C'est d'ailleurs ainsi qu'il est présenté dans le *Roman de la Rose* et les romans de chevalerie que le poète et son public avaient à l'esprit, comme la *Première Continuation de Perceval*, où l'étoile de Gauvain paraît à son apogée[35] (et où il n'apparaît pas encore comme charmeur). Mais l'auteur joue évidemment sur l'ensemble de la tradition française, où Gauvain est globalement bien moins vertueux qu'ici, en filigrane de la dame qui joue avec la réputation de Gauvain pour qu'il fasse ce qu'il est censé faire dans la littérature contemporaine. Comme le chevalier recourt à la modestie pour repousser les avances de la châtelaine, elle lui lance une invitation étrange car ambigüe : "*Ȝe ar welcum to my cors"* (v. 1237).

En première analyse, la châtelaine paraît l'inviter à sa cour : s'agit-il d'une sorte de cour d'amour bien docte, qui statue sur des "cas" d'amoureux qui lui sont présentés, à la manière de celles que tenait Aliénor d'Aquitaine ? *Cors* renvoie à la fois à la cour et au corps. On comprend donc plutôt qu'elle voudrait l'engager à prendre possession de son corps. L'antanaclase parfaitement maîtrisée participe de l'ingéniosité verbale qui est l'un des apanages du discours courtois, que la châtelaine emploie néanmoins dans l'optique peu courtoise de provoquer la chute du chevalier. Elle se met ensuite ostensiblement au service de Gauvain qui, en réponse, lui propose également de se mettre à son service,

[34] Car, en vérité, je le sais, vous êtes Sire Gauvain,
Que tout le monde vénère, où que vous chevauchiez ;
Votre honneur et votre courtoisie reçoivent les gracieuses louanges
Des seigneurs, des dames, et de tous ceux qui sont en vie.

[35] Le jugement concernant les fortunes du personnage de Gauvain provient de : Jean Frappier, ibid., pp. 153-167 ("Le personnage de Gauvain dans la *Première continuation de Perceval*"). Il se réfère à l'édition suivante de l'œuvre : William Roach, *The Continuations of the Old French "Perceval" of Chrétien de Troyes*, 3 volumes, Philadelphie : Amercian Philosophical Society, 1949-1952.

revenant ainsi à la règle qui veut que le service d'amour soit dû à la dame par l'amant courtois, refusant par là même un corps qui s'offre à lui dans toute sa matérialité pour se soumettre au débat sur l'amour dans lequel l'entraîne l'épouse de Bertilak[36].

Il convient de noter que, contrairement aux conventions de l'amour courtois, dans la chambre de Gauvain, l'initiative revient à la châtelaine qui fait littéralement le siège de son lit. Le rapport entre le chevalier et la dame se trouve inversé[37]. Alors qu'elle paraît toujours en mouvement, lui demeure passif, et il est contraint de le rester tout au long de son séjour à Hautdesert. Au tout début de la première scène, elle dit qu'elle l'a pris et attrapé, qu'elle souhaite l'attacher à son lit. Le chevalier fait figure de proie, ce qui paraît éminemment significatif au vu des épisodes de chasse qui encadrent les scènes de séduction, et de la prégnance de la métaphore de la chasse pour dénoter la poursuite et la conquête amoureuse (la métaphore se trouve déjà chez Ovide, dont on connaît la résonance pour la tradition de l'amour courtois). Gauvain, que la châtelaine déclare vouloir lier (le lecteur averti pensera à la ceinture ou nœud vert), semble préférer cette image qui évoque le lieu commun courtois de l'amant prisonnier de l'amour : il se constitue prisonnier de la dame.

Le premier entretien privé se conclut par la requête d'un baiser de la part de la dame, pour laquelle il convient de requérir un baiser dans sa situation, selon l'idée qu'elle se fait de la courtoisie. Le neveu d'Arthur accède à sa demande, tout en précisant qu'il le fera suivant les règles de conduite que son statut de chevalier lui dicte.

> [...] *Iwysse, worþe as yow lykez;*
> *I schal kysse at your comaundement, as a knyȝt fallez,*

[36] Voir Stokes (1981) pour ce débat, dont elle souligne la coloration juridique, Myra Stokes, "*Sir Gawain and the Green Knight*: Fitt III as Debate", dans *Nottingham Mediaeval Studies* 25, 1981, pp. 35-51.

[37] Lire à ce sujet : John F. Kiteley, "The *De Arte Honeste Amandi* of Andreas Capellanus and the Concept of Courtesy in *Sir Gawain* and *the Green Knight*", dans *Anglia* 79, 1961, p. 12.

And fire lest he displese yow; so plede hit no more.' (v. 1302-1304)[38]

La confrontation par le dialogue entre Gauvain et la châtelaine rejoue toute l'ambiguïté de l'acte du baiser, qui se comprend au Moyen Âge comme un geste de reconnaissance sociale ou bien comme relevant du domaine privé. Le symbole du baiser se voit en outre accordé une importance considérable, puisqu'il se trouve répété dans les scènes qui suivent (dont celles d'échange de gains avec l'hôte), et qu'il évoque un autre baiser, celui de Judas, dont le sens est double et trompeur.

Au cours de sa deuxième visite, la châtelaine paraît vouloir enseigner ce qu'est la courtoisie à Gauvain, profondément soucieux du moindre écart qu'il pourrait y faire, lui signalant qu'il a oublié de lui réclamer un baiser, comme elle le lui aurait enseigné la veille. Quoique le chevalier s'attache à demeurer modeste, ce serait plutôt à lui que reviendrait le rôle d'instructeur en matière de raffinement courtois – ce qui crée une nouvelle inversion ou violation, par rapport aux attentes des lecteurs ou auditeurs.

L'épouse de Bertilak rappelle ensuite l'idée qu'elle se fait de l'idéal courtois pour conduire Gauvain à le suivre, et elle fait explicitement appel à la littérature, aux romans de chevalerie toujours lus à la fin du XIVe siècle :

And of alle cheualry to chose, þe chef þyng alosed
Is þe lel layk of luf, þe lettrure of armes;
For to telle of þis teuelyng of þis trwe knyȝtes,
Hit is þe tytelet token and tyxt of her werkkez
How ledez for her lele luf hor lyuez han auntered,
Endured for her drury dulful stoundez,
And after wenged with her walour and voided her care
And broȝt blysse into boure with bountées hor awen (1512-1519)[39]

[38] En vérité, qu'il en soit comme vous le voulez ;
Je vous donnerai un baiser à votre commandement, comme il sied à un chevalier,
Mais si vous ne voulez pas qu'il vous déplaise, ne plaidez pas davantage.

[39] Et parmi les exemples de conduites chevaleresques ce qu'on loue le plus
C'est le loyal plaisir d'amour, la science de la chevalerie ;
Car pour décrire les faits des fidèles chevaliers,
C'est le titre inscrit et le texte même de leurs œuvres,

Le malentendu porte sur la conception de la courtoisie, et le poète, tout comme son héros qui ne suit aucunement le modèle qui lui est donné, récuse à la fois l'idéal amoureux courtois adultère et l'usage intéressé qui peut en être fait.

Lors de la troisième scène, après avoir tenté de séduire Gauvain en se présentant fortement dénudée (ce qui est bien peu courtois…), la châtelaine requiert un don en souvenir de lui, comme cela était établi par l'usage. Sa demande se voyant refusée, elle en propose un au chevalier, puis un autre, qu'il accepte : la ceinture verte, censée le protéger des coups[40]. Gauvain cède par cupidité, dont il s'accuse à la chapelle verte, c'est-à-dire *in fine* par amour pour la vie, suivant une interprétation théologique courante du vice de *cupiditas*, qui s'oppose notamment à *caritas*, la charité, à laquelle correspondent les vertus plus mondaines de largesse ou de générosité, que le chevalier ne pratique guère pendant l'aventure. La dame le priant de ne pas dévoiler le don de sa ceinture, comme il est d'usage dans la *fine amor*, où le secret est de mise, Gauvain accepte également. Essentiellement passif dans cet épisode, il se trouve en définitive rattrapé par la représentation de la courtoisie que la châtelaine donne en exemple, puisqu'il sacrifie finalement au *topos* littéraire du don et à la règle du jeu amoureux courtois. Bafouant ainsi d'une part l'hospitalité de Bertilak, il manque d'autre part de courtoisie envers lui en se plaçant dans l'impossibilité de tenir son vœu d'échanger tous ses gains du jour, ce qui est en contradiction flagrante avec sa promesse de ne pas révéler l'obtention de la ceinture verte.

CONCLUSION

Comment des hommes pour un amour loyal ont risqué leur vie,
Comment pour leur amour ils ont enduré des heures pénibles,
Pour être vengés ensuite par leur valeur et se débarrasser de leurs soucis,
Et enfin apporter le bonheur dans le boudoir de leur dame par leurs qualités propres

[40] Et uniquement censée, puisqu'elle ne le protège pas en définitive : nous remarquons là une nouvelle subversion du genre des romans de chevalerie, où ce type de pouvoir magique aurait tout à fait sa place.

La vertu de *trawþe*, qui se traduit par fidélité ou loyauté, est celle que Gauvain entend en premier lieu incarner, et que le pentacle qu'il choisit comme emblème représente. Or, c'est de sa réputation de chevalier courtois qu'il est principalement question dans ce poème qui décline la notion de courtoisie sous ses différents sens et acceptions. Bien que les composantes ayant présidé à sa genèse historique soient bel et bien présentes – et représentées par le neveu d'Arthur de façon exemplaire, tout du moins à première vue – la conception qui en est donnée est tardive, marquée par une réaction envers l'intégration de l'idéal amoureux courtois, ainsi que les développements du Moyen Âge tardif, avec ses grandes cours, ducales et autres, où le faste, l'art de divertir et les usages tenaient une place prépondérante.

L'aventure de Gauvain se solde par un échec partiel en termes de *trawþe* car, parmi les trois serments qu'il prononce (d'aller à la rencontre du chevalier vert si celui-ci survit au coup de hache, d'échanger ses gains avec Bertilak, de ne pas révéler le don de la ceinture), il rompt le deuxième, qui n'apparaît cependant pas comme le plus important, puisqu'il est proféré à l'occasion d'un jeu. Gauvain faillit aussi dans son engagement implicite à défendre les valeurs courtoises qu'il incarne : il accepte la ceinture verte, se plie à un détournement interprétatif de l'amour courtois apparemment à son profit, et finit par user du lieu commun de la femme Ève éternelle pour se déculpabiliser de son manquement face au chevalier vert – ce qui est fort peu courtois, même si en partie excusable par un emportement passager.

Le poète de *Sir Gawain and the Green Knight* explore, à travers les épreuves et les engagements de Gauvain, les limites qu'il paraît raisonnable (ou non) d'accorder au respect de la parole donnée. Il pointe également les incohérences inhérentes à la conception contemporaine de la courtoisie, prise sous sa forme mondaine. La critique porte non seulement sur les interprétations outrancières, abusives et subversives de l'idéal amoureux courtois – que la littérature chevaleresque n'est pas impropre à encourager, mais aussi et surtout

sur ce modèle exalté de relation amoureuse adultère. Gauvain demeure chaste malgré tout. Il n'outrage donc pas grossièrement son hôte ou les règles de l'hospitalité – ce qui aurait fait de lui l'antithèse du champion de la courtoisie qu'il continue d'être, bien que, même pour lui, l'accomplissement parfait de cette vertu paraisse un idéal inaccessible.